

la jeune femme, mais je vous aurais appelée si votre présence m'avait semblé nécessaire.

—Ainsi, madame la marquise n'a pas besoin de mes services ?

—Non.

—Dois-je me retirer ?

—Sans doute.

Gertrude obéit et regagna son lit, heureuse au delà de toute expression de la pâleur qu'elle venait de surprendre sur les joues de sa maîtresse.

—Tout conspire contre moi !... murmura Pauline restée seule, cette fille est éveillée, cette fille soupçonne peut-être un mystère. Comment sortir maintenant ? que faire ?

La jeune femme laissa s'écouler quelques minutes, puis elle entra ouvrit la porte du cabinet de toilette et s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au seuil de la petite pièce qui servait de chambre à Gertrude. Cette pièce était éclairée, donc la camériste ne songeait point à se rendormir. Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure, puis une heure. Pauline attendait toujours, anxieuse, haletante, folle d'impatience, et la lumière ne s'éteignait pas.

—Allons ! murmura la marquise, il faut en prendre mon parti. Sortir cette nuit est impossible, d'ailleurs ce cocher, las de m'attendre, s'est éloigné depuis longtemps sans doute, mon bracelet est perdu, bien perdu je ne le reverrai jamais !

Au milieu des événements si graves qui se succédaient pour madame d'Hérouville, une perte pécunière, même considérable, n'offrait qu'une importance tout à fait secondaire. Pauline cessa donc bien vite de s'en occuper ; elle se jeta sur son lit, et sa fatigue était telle que malgré les préoccupations qui la dominaient elle s'endormit presque aussitôt d'un sommeil lourd et profond qui se prolongea pendant quelques heures. Elle s'éveillait à peine, lorsque le marquis vint prendre congé d'elle avant de partir pour Versailles. Il fut douloureusement affecté par l'expression d'extrême abattement qu'il remarqua sur le visage de sa femme ; il craignait quelque retour de cette maladie terrible à laquelle, si peu de temps auparavant, Pauline avait failli succomber : il interrogea sa bien-aimée avec toute la tendre sollicitude qu'il puisait dans son amour ; mais, hélas ! la pauvre enfant ne pouvait répondre la vérité, et Tancredi, s'éloignant très inquiet, malgré les efforts infructueux de Pauline pour le rassurer.

Il avait été convenu entre la marquise et Roland de Lascars que le juif Samuel Love arriverait à l'hôtel d'Hérouville vers les deux heures de l'après-midi et s'annoncerait comme envoyé de madame de Langeac. Qu'on juge de la surprise de Pauline lorsqu'un peu après onze heures, au moment où elle s'occupait de ses enfants, et leur faisait réciter leur leçon quotidienne, selon son habitude invariable, Gertrude se présenta et lui dit :

—Madame la marquise, un homme est en bas qui demande avec beaucoup d'insistance à parler à madame la marquise.

Pauline tressaillit et changea de visage.

—Un homme ! répéta-t-elle, qu'est-ce que cet homme ?

—Je ne l'ai pas vu, mais Pascal, le valet de chambre, affirme qu'il a mauvaise mine, qu'il est mal vêtu, et que c'est tout à fait un personnage du commun... Pascal a répondu que madame la marquise n'est pas visible... L'homme ne se tient point pour battu... il prétend qu'il a des affaires importantes à traiter avec madame la marquise et qu'il faut absolument qu'il lui parle.

—Ce doit être le Juif... pensa madame d'Hérouville. Nul autre que lui ne se permettrait d'insister ainsi, je ne l'attendais que plus tard, mais les raisons qui lui font devancer l'heure me seront sans doute expliquées.

Puis, tout haut, elle reprit :

—Que Pascal s'informe, et qu'il sache de quelle part se présente cet homme.

Gertrude sortit et son absence dura près de cinq minutes. Lorsque qu'elle reparut, sa physionomie exprimait une immense satisfaction intérieure ; une joie méchante débordait dans les regards de ses yeux hypocritement baissés.

—Eh bien ? demanda Pauline.

—Eh bien, madame la marquise, je suis des-

condue moi-même... j'ai vu le personnage et je lui ai parlé. C'est un fou, j'en mettrais ma main au feu, ou du moins c'est un intrigant qu'il faut chasser. Je n'ai cependant pas osé prendre sur moi de le faire jeter à la porte, sans un ordre spécial de madame la marquise.

La pâleur de Pauline augmenta ; ses mains furent agitées d'un tremblement visible.

XXII

—Un fou, un intrigant qu'il faut chasser... répéta Pauline d'une voix à peine distincte.

—Oui, madame, et sans hésiter, répliqua Gertrude.

—Mais enfin, le chasser, pourquoi ? qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ?

—Je lui ai demandé d'abord de quelle part il venait, continua la soubrette. Et c'était mon devoir, puisque madame, tout à l'heure, m'adressait précisément cette question.

—Qu'a-t-il répondu ? fit vivement la marquise.

—Il a répondu, fier comme Artaban, qu'il venait de sa propre part, et qu'il n'avait besoin de personne pour se présenter. " S'il en est ainsi, lui ai-je dit, vous ne pouvez parler à madame la marquise... elle ne reçoit pas les inconnus... "

Il s'est mis à jurer abominablement, en s'écriant : " Votre maîtresse me connaît bien !... allez lui annoncer que je suis le cocher de fiacre qui a pris cette nuit une dame en masque dans la rue des Saints-Pères, et en route pour le bal de l'Opéra ! Elle saura ce que parler veut dire ! Allez la fille, et dépêchez-vous ! Il s'agit de ne pas perdre mon temps, et mes poulets d'Indes impatientent dans la rue !... " Comme je ne faisais point mine d'obéir assez vite, cet homme du commun a frappé du pied en jurant de plus belle. Je crois même qu'il m'a menacée ! Alors je suis venue tout courant, et me voici ! Madame la marquise me donne-t-elle l'ordre d'appeler les valets de pied et de faire jeter ce drôle par la fenêtre ? Madame n'a qu'un mot à dire, et j'y vole... ah ! la chose ne traînerait guère en longueur.

Pauline, tremblante, anéantie, se soutenait à peine, et se sentait incapable de prononcer une parole. Tout au plus trouva-t-elle la force de faire un geste pour arrêter la camériste qui semblait prendre le silence de sa maîtresse pour un acquiescement et qui se dirigeait vers la porte.

—Madame me retient ? demanda Gertrude en donnant à sa physionomie hypocrite et rusée une expression d'étonnement.

—Oui, balbutia la marquise.

—Madame s'oppose à ce qu'on traite ce drôle comme il le mérite ?

—On aurait tort de condamner quelqu'un sans l'entendre. Je veux voir cet homme, je veux lui parler.

—Eh ! quoi !... s'écria Gertrude, jouant plus que jamais la stupeur, madame la marquise donnerait audience à un tel misérable !

—Qui vous dit que ce soit un misérable !

—Sa mine est plus que suspecte, il a le nez rouge et l'œil mauvais, il sent le tabac et l'eau-de-vie.

—Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence.

—J'espère au moins que madame ne se hasar-

dera point à rester seule avec ce personnage.

—Pourquoi cela, mademoiselle ?

—Peut-être est-il animé de mauvaises intentions, peut-être madame la marquise courrait-elle un danger.

—Eh bien ! si le danger existe, je n'exposerai que moi ! répliqua Pauline, faites monter cet homme, et conduisez-le dans le salon qui précède ma chambre à coucher.

Gertrude descendit à l'étage inférieur et regagna le vestibule en se frottant les mains, et en se disant avec une joie cruelle, avec la haine vivace du mauvais serviteur contre celui dont il mange le pain :

—Voilà qui marche à merveille, et je n'aurais pu trouver mieux ! Ma chère maîtresse est présentement dans ses petits souliers ! tout à l'heure, elle était pâle comme un spectre, et je m'attendais de minute en minute à la voir se trouver mal !... C'est bien fait, madame la marquise ! cela vous apprendra qu'une grande dame tombe au niveau d'une grisette quand elle quitte son hôtel au milieu de la nuit et s'en va courir la prétentaine

au bal de l'Opéra ! Vertu de ma vie, je crois que je vous tiens, et je vous tiendrai mieux encore, s'il plaît à Dieu, quand j'aurai de bonnes preuves contre vous, ce qui ne tardera guère !... Que peut vouloir à madame ce cocher de fiacre ! Ah ! je le saurai ! Je ne suis point de celles qui ont des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre !

Quelques instants après ce monologue de Gertrude, la marquise d'Hérouville entra en chancelant dans le petit salon où la camériste venait d'introduire l'étrange visiteur. Pauline savait déjà à qui elle allait avoir affaire, aussi n'éprouva-t-elle aucun étonnement, mais un immense dégoût, en reconnaissant du premier coup d'œil le grossier automédon de la nuit précédente. Ce dernier, ébloui par les rayonnement d'un luxe que jusqu'alors il n'avait jamais soupçonné, qu'il entrevoyait pour la première fois de sa vie, et qui lui semblait fabuleux, éprouvait manifestement quelque embarras.

Il se tenait debout d'un air gauche, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et roulait dans ses mains calleuses son vieux chapeau lampion orné d'un galon de cuivre crasseux. Au moment où la marquise souleva la portière et parut sur le seuil, il perdit tout à fait contenance, mais son trouble fut de courte durée, et comme l'assurance et même l'impudence étaient le fond de son caractère, il se remit vite, toussa pour s'éclaircir la voix, salua, en tirant de la main gauche une des mèches de sa chevelure grisonnante, et en exécutant une sorte de ruade avec son pied droit. Ceci fait, il prit l'attitude du soldat sous les armes, et le corps immobile, le regard fixe, les bras pendants, il parut attendre que la maîtresse de la maison l'interrogeât. Son attente ne dura qu'une ou deux secondes.

—Vous avez insisté de telle sorte pour être admis auprès de moi, murmura Pauline, que j'ai bien voulu consentir à vous recevoir... que me voulez-vous ?

—Madame la marquise (puisqu'il paraît que vous êtes une marquise), répondit le cocher, je viens pour la chose du bracelet. M'avez-vous fait assez trimer, nom d'un nom ! sauf vot' respect !

—Parlez bas, dit vivement Pauline, il est inutile que ce que vous avez à m'apprendre soit entendu par d'autres que moi.

—C'est juste, reprit le cocher, et je vais mettre une sourdine ! Voici la chose : cette nuit, quand vous m'avez laissé au bout de l'impasse des Acacias avec ma boîte et mes poulets d'Inde (car c'est bien vous, je n'ai pas vu votre figure, mais je vous reconnais à la voix...), j'ai commencé par attendre un bon bout de temps ; ensuite, comme vous ne reveniez pas me relever de faction, je me suis dit que j'étais volé, et j'ai filé, l'oreille basse, en jurant qu'on ne m'y prendrait plus, et que je ferais payer d'avance les petites dames en habit de masque, si toutefois et quand le hasard d'en voir une se représenterait.

—Au nom du ciel, abrégez, monsieur, dit Pauline d'un ton suppliant.

—Suffit ! on s'y conformera, as pas peur, mam' la marquise, il n'y a que deux mots qui servent. Je vas couler ça en douceur et ce ne sera pas long. Donc, ce matin, je suis entré chez un bijoutier, dont auquel je mène quég'fois la femme et les petites demoiselles aux Prés-Saints-Gervais, et je lui ai montré l'objet, histoire de savoir combien j'étais refait.

—Mazette ! qu'il s'est écrié, les beaux diamants ! C'est donc du vrai ? Du plus vrai et du plus fin. Et ça vaut ? Deux cent louis au moins. " Parole d'honneur, pour ce qui est d'être un homme surpris, je pense que quiconque voulait voir un homme surpris n'avait qu'à me regarder. Je repris l'objet et je remontai sur mon siège en réfléchissant que j'étais honnête, et que par conséquent je ne pouvais pas garder deux cents louis quand il ne m'était dû qu'une huitaine de livres.

Visiblement ravi de la façon élégante dont il s'exprimait, et n'accordant aucune attention aux symptômes de fatigue et d'impatience écrits sur le visage de madame d'Hérouville, le cocher tira des profondeurs de sa poche une pipe de terre à calotte de cuivre, et l'approcha de ses lèvres ; mais une réflexion l'arrêta, il fit disparaître le brûle-gueule, et il dit :

(A suivre)